

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Baronne de MONTENACH

Le programme d'un cercle féminin
d'études sociales (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1908, tome 10, p. 75-84

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le PROGRAMME
D'UN CERCLE FÉMININ D'ÉTUDES SOCIALES
PAR
Mme la baronne de Montenach
(suite)

Examinons maintenant rapidement, par quels moyens, ce cercle d'étude et d'apostolat féminin, vivra et remplira son but.

Selon moi, vous devriez d'abord vous tracer un programme, pas trop vaste et bien délimité. Vous le diviseriez en trois parties.

- I Formation apologétique.
- II Formation sociale théorique.
- III Formation sociale pratique.

Madame Pierre Froment de Paris, notre dévouée collaboratrice dans l'*Œuvre Internationale de Protection de la jeune fille* a publié sous ce titre : « *Cercles apostoliques féminins* », une étude très attachante

dans laquelle elle envisage successivement la constitution de tous les cercles féminins possibles :

Cercles de jeunes filles du monde,
Cercles d'employées,
Cercles d'ouvrières,
Cercles d'étudiantes et de lycéennes,
Cercles de jeunes filles campagnardes,

A la base de tous, elle met à la place d'honneur les études religieuses, la discussion des problèmes de la conscience, de la morale et de la foi, afin de rendre nos croyances mieux défendables parce que mieux raisonnées.

Elle estime qu'en cette matière, il ne faut pas être trop timoré, parce que, dit-elle: « Si l'on craint pour la foi le plein jour des discussions de cercle, comment celle-ci résistera-t-elle à l'assaut bien plus violent qu'elle subira dans la plus simple des conversations » Et elle ajoute :

« L'écueil est ailleurs et nous le signalons pour que plus aisément l'on se garde de venir s'y briser. Il faut que le membre du cercle apostolique apprenne à s'incliner et à se soumettre, « qu'il consente de tout son esprit et de tout son cœur à n'être qu'une tête, humble et docile de la multitude ou « du troupeau » pour employer le mot évangélique, tant de fois prononcé par le Christ, et que l'orgueil seul a pu s'étonner, que dans son admirable encyclique, le Vicaire du Christ ait repris ! » et qu'il ne cherche jamais à faire de l'apologétique personnelle.

Que l'on se défie donc et surtout du pédantisme religieux et des tendances vers un catholicisme laïque, ce prodrome du protestantisme. On évitera d'ailleurs ce danger en donnant une orientation apostolique à la culture religieuse.

Fortifiées dans leur foi, les jeunes filles aborderont

l'étude des négations que les libres-penseurs contemporains opposent à tout surnaturel, pour en démontrer l'inanité, la faiblesse, l'improbité scientifique. Elles s'apercevront bien vite en effet que ces négations, toujours les mêmes, reposent sur l'ignorance absolue du catholicisme réel, ou sur la méconnaissance volontaire de ses dogmes et de ses disciplines morales. »

On a également fondé à Lyon des cercles d'études apologétiques dans le programme desquels, je prends au hasard les questions suivantes :

« Déterminisme et liberté. Morale indépendante. Justice et Charité : Le Précepte et le Conseil — La perfection chrétienne — etc. etc.

Tous ces thèmes, dont la nomenclature doit vous paraître un peu rébarbative peuvent être mis à votre portée, Mesdemoiselles ; appuyées de lectures habilement choisies, vous tirerez de leur étude, une véritable armature qui vous soutiendra pendant votre vie toute entière.

Combien de jeunes filles auraient persévéré et converti celui qui est devenu le compagnon de leur existence, si elles avaient mieux connu leur religion, si elles avaient su la défendre par des arguments solides et raisonnés, si elles avaient su, sinon la présenter, du moins la *vivre*, sans l'amoinrir, sans la dénaturer, sans la fausser aux yeux de l'observateur.

Comment vivons-nous notre religion ? question grave dont la réponse pourrait être longue, pourrait être accablante !

En dehors des grands sujets relatifs à la vie, aux doctrines, à l'histoire de l'Eglise, il en est de beaucoup plus simples sur lesquels l'ignorance est peut-être plus profonde et plus dangereuse, parce qu'on ne cherche pas à en sortir, sous le prétexte qu'on est suffisamment éclairé.

Il y a des choses qui sont élémentaires pour l'âme chrétienne ; on croit s'en être imprégné pendant les années de catéchisme et en fait, au moment d'entrer dans la vie, on ne les sait plus, ou on les sait mal.

Faisons une grande place à *l'Evangile* dans nos réunions d'études, et n'oublions jamais qu'il doit être le centre, la moelle, le moteur de toute action religieuse comme de toute action sociale.

L'Evangile a toujours le premier rôle dans les séances organisées à Passy, près Paris, dans le salon de Madame Caillet, et dont l'ordre du jour me paraît si remarquablement pratique que je vous conseille de vous en inspirer. Les conférences ont lieu tous les lundis, elles sont fréquentées par une trentaine de personnes. C'est assez, c'est déjà trop, car qui veut former une élite doit chercher la qualité, la capacité et non pas le nombre.

Quelle folie, à laquelle nous sacrifions sans cesse, que celle du nombre et combien d'œuvres qui pourraient être vivantes, se traînent misérablement parce que leurs rouages sont encrassés de non-valeur absorbantes, prétentieuses et inutiles !

Chez M^{me} Caillet, les réunions hebdomadaires se composent de quatre parties, sans compter les détails secondaires.

Ce sont ; 1° Lecture et explication d'un passage de l'Evangile ; 2° Réponse à une objection ; 3° Une question à l'ordre du jour, toujours parmi les plus actuelles, parmi celles dont parle la presse du moment, parmi celles dont l'opinion est saisie ; 4° Quelques résolutions pratiques d'apostolat immédiat.

Vous vous disposez à faire dans votre cercle une place prédominante aux questions sociales ; je ne puis que vous en féliciter, tout en attirant votre attention

sur la prudence que des femmes doivent apporter à leur examen.

Ne vous laissez jamais entraîner par votre haine de l'injustice, par votre sympathie pour les humbles, aux griseries sentimentales qui ont fait dévier si souvent notre action et qui, entraînant quelques catholiques sociaux vers de navrantes complicités révolutionnaires, ont contribué à rendre suspect, à beaucoup de nos amis, l'indispensable mouvement de réforme et de progrès.

Je vous ai dit tout à l'heure que les œuvres sociales entreprises par les catholiques ne semblaient pas avoir, sauf en certains clos limités, réussi à faire pénétrer leur influence dans les masses populaires et je vous ai montré que la cause de cet insuccès résidait toute entière dans le fait d'une insuffisante préparation théorique et pratique.

Les médecins, avant de se mettre à soigner des malades et à prescrire des remèdes, font de longues et minutieuses études. Ils étudient notre organisme jusque dans ses dernières fibres, ils dissèquent la nature vivante et la nature morte ; et, même une fois qu'ils sont devenus des praticiens éprouvés, devant chaque cas nouveau qui se présente, avant de diagnostiquer et d'ordonner ils réfléchissent, ils étudient et ils recherchent.

Beaucoup trop de catholiques croient pouvoir se faire les médecins du corps social, sans avoir jamais scruté l'organisme de ce corps lui-même et ses fonctions normales.

On invente des remèdes tantôt pour les ouvriers, tantôt pour les ouvrières, qui sont — pardonnez-moi cette expression triviale — autant de cautères sur une jambe de bois.

Comme l'a dit des gens du monde bien pensants un grand écrivain : « Persuadés par leur éducation, par

les habitudes de penser et de sentir, contractées dans leurs familles, dans leurs collèges, dans leurs pensionnats, que le peuple est un grand enfant, ils l'aiment, mais ils l'aiment autrement qu'il ne veut être aimé ! Et par là ils l'aiment mal. Et au lieu de se faire aimer, ils ne font que se rendre odieux à mesure qu'ils veulent davantage s'occuper de lui. Car il se peut que le peuple soit enfant, mais il se croit homme et veut qu'on le traite et qu'on lui parle comme s'il l'était. »

Pour pouvoir corriger le peuple de ses défauts, il faut les connaître et connaître leur origine.

Pour pouvoir le garer de ses exploiters, il faut connaître leurs moyens d'exploitation. Pour pouvoir le diriger, il faut savoir où l'on veut aller.

Même sur le terrain de la charité et de la bienfaisance, qui est par excellence le domaine de la femme, notre action qui se résout en quelques palliatifs, gagnerait à être éclairée par la connaissance réelle des milieux auxquels nous voulons apporter notre secours et notre appui.

Nous devrions nous intéresser à l'alimentation populaire et au logement ouvrier, à l'apprentissage et à la formation professionnelle.

Nous devrions connaître les lois et les institutions dont peuvent profiter ceux que nous voulons arracher aux étreintes de la misère.

Et puis, il y a encore la charité intellectuelle, à laquelle, nous faisons trop peu de place, et qui serait de beaucoup la plus importante. Répandre par exemple, de bonnes lectures, mais les répandre avec intelligence et après les avoir contrôlées, pour qu'elles s'adaptent au milieu qu'on veut y intéresser.

Les publications populaires en français et en allemand sur toute espèce de sujets ne font pas défaut, mais

ce qui fait défaut, ce sont des gens pour les faire connaître et rayonner.

J'ai toujours été frappée de la grande incohérence qui préside à la formation des bibliothèques paroissiales.

Cette incohérence, nous la retrouvons chez beaucoup de catholiques qui sèment autour d'eux dans le peuple, toute espèce de lectures qui sont comme autant de graines qu'on sèmerait sur l'asphalte.

Ce que vous voulez faire lire, lisez-le d'abord vous-même dans votre cercle, commentez-le, cherchez les moyens d'intéresser ceux auxquels vous l'adresserez.

Il existe dans notre ville et en Suisse des quantités d'œuvres sociales, que vous ne connaissez que vaguement. Reprenez-les une à une, consacrez à chacune une de vos soirées de discussion, découvrez leurs lacunes. Examinez de quelle façon on pourra leur faire produire plus de bien, ce sera là une véritable gymnastique, qui vous rompra pour l'avenir.

Je ne veux pas, Mesdames et Mesdemoiselles, prolonger davantage cet entretien.

J'ai voulu grouper devant vous quelques pensées fondamentales qui toutes auraient pu être développées

Ah ! je sais le genre d'effroi qu'inspirent à certaines mères nos luttes, nos idées, tout l'ensemble d'une action qui heurte les préjugés et paraît anormale. Combien de fois n'a-t-on pas dit qu'il n'était point séant, de la part d'une *jeune fille bien*, de se mêler de toutes ces questions compliquées qui entraînent à des contacts dangereux, pour ne pas dire plus ! Combien de fois n'a-t-on pas représenté que la poursuite d'une carrière, s'alliait mal avec les occupations hors cadres de l'apostolat ?... Quelles exigences n'ajoute-t-on pas aux nécessités réelles de la vie de famille et de la vie professionnelle, pour étouffer toute velléité de préoccupations sociales chez l'être jeune en qui bouillonnent des forces inconnues !...

On dresse ainsi l'un contre l'autre le *foyer* et la *société* sans s'apercevoir que le foyer meurt et ce qui perd le plus à tout cela, c'est la *femme*, parce que c'est elle qui est la gardienne du foyer, parce que c'est elle qui peut encore le sauver de la décadence.

La famille est ce que la fait la femme, il faut donc que la femme, sache reconnaître les idées néfastes qu'elle doit combattre, les idées utiles qu'elle doit soutenir.

Je suis du reste forcée de constater, non sans regret que dans les généreux efforts tentés de toutes parts par les catholiques pour moraliser la classe ouvrière, c'est à la femme, c'est à la mère de famille qu'on s'est encore le moins adressé.

Et cela s'explique par ce fait que les femmes catholiques n'ont pas encore été jusqu'à présent préparées à cet apostolat du semblable par le semblable, *de la femme par la femme*, qu'il était impossible à l'élément masculin, prêtre ou laïque, de remplacer toujours.

Dans une ville de France, à Reims, on a essayé de combler cette lacune en fondant une Ligue dont le but est l'éducation sociale des femmes de toutes les classes de la société et la mise en pratique, par des œuvres, des principes posés par cette éducation.

La partie la plus curieuse de cette organisation nouvelle c'est l'institution de causeries-conférences qui sont données dans chaque quartier aux femmes de la classe ouvrière. Une femme va parler à des femmes, non point sur un ton de supériorité, mais pour les faire bénéficier à leur tour des avantages qu'elle a tirés la première d'une éducation, d'une culture, d'une information spéciales. Elle les appelle à profiter de ses propres connaissances et à réfléchir avec elle sur ce qui peut intéresser particulièrement les femmes dans les problèmes ou les difficultés du temps présent. Après

la causerie, un résumé est remis à chacune des assistantes afin de lui rappeler ce qu'elle vient d'entendre, et afin que, si elle en a été frappée, elle puisse aisément s'y référer. Et la conférencière complète sa petite instruction en se mêlant à son auditoire dont elle écoute les questions ou les objections auxquelles elle tâche de répondre. Elle-même, par ce contact direct, apprend des choses qui lui serviront à son tour. C'est un échange de vues qui prépare la confiance et l'amitié. L'une de ces ouvrières exprimait le sentiment de toutes, en disant à la conférencière, après son petit discours : « Madame, il y a des choses auxquelles nous n'avons pas le temps de penser, et cela fait du bien de se les entendre dire. »

Le privilège de la fortune, de la situation sociale, est précisément de permettre de réfléchir un peu plus, de mieux comprendre, et d'être ainsi mieux placé pour donner un conseil, une direction. La fortune ne doit pas faire des jouisseurs, mais des chefs, et le chef est celui qui a su prendre pour lui la plus grande part de travail et de responsabilité.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter à votre cercle d'études de bien remplir sa mission ; il sera composé de jeunes filles du monde et d'étudiantes qui apporteront chacune la collaboration de leur mentalité propre et qui s'entraideront fraternellement.

Les moments que vous passerez ensemble, s'ils sont bien employés, vous seront profitables pour votre vie toute entière ; ils seront profitables à vos familles et plus tard à vos maris et à vos enfants.

Ils seront profitables à vos subordonnés de toutes catégories et aux œuvres que vous entreprendrez.

Vous nous quitterez peut-être ce soir en trouvant que je vous ai tracé une tâche bien austère.

C'est parce que j'ai laissé de côté toute la partie récréative de vos réunions. Ceci ne veut pas dire qu'il faille la négliger, Mesdemoiselles, au contraire c'est dans une atmosphère de joie que je voudrais envelopper vos travaux plus sérieux.

Dans cette sainte maison, au milieu de femmes éminentes par toutes les qualités du cœur et de l'esprit cette joie vous la trouverez, et avec elle le Conseil et la Paix.

Et maintenant laissez-moi vous citer une belle page de M. Etienne Lamy ; ses éloquents paroles fortifieront les miennes et resteront dans votre mémoire :

« L'importance de la femme s'est amoindrie dans la société à mesure que l'énergie du Christianisme a diminué dans les consciences. Quelle autre place il avait faite à la compagne de l'homme ! Depuis la prédication de l'Evangile, et tant qu'il lutte, soit contre le sanglant orgueil de l'Empire romain, soit contre les hérésies affinées par l'air subtil de Byzance, soit contre les vices brutaux des peuples barbares, la femme eut sa large moitié d'influence dans l'œuvre de la civilisation. Elle consacra à la religion qui lui avait rendu la dignité, un apostolat assez actif pour exciter les colères du paganisme, lui parut aussi dangereuse que l'homme, et fut aussi vaillante contre la mort. Elle ne mit pas seulement au service de sa foi la force du courage mais la force de la pensée ; elle lutta non moins que l'homme contre les hérésies des premiers siècles ; si elle n'écrivit pas les livres des Pères, elle les défendit toujours, souvent elle les inspira ; elle en rendit la doctrine plus vivante par sa parole, parfois efficace où celle des docteurs avait échoué.

Son zèle qui a favorisé l'invasion douce et continue de la sagesse évangélique dans les mœurs de l'Europe en formation, donna à l'Eglise le plus constant, le plus dévoué et le plus décisif des secours, et fit admirer en la femme l'esprit de conduite et de gouvernement. Elle déploya ses vertus publiques pendant douze siècles...

..... La femme chrétienne, aux jours où l'envahisseur menaçait tout, patrie, biens, liberté, croyances, a su courir même aux remparts, parfois réveiller par l'exemple le courage des hommes et sauver la cité.

Nous sommes à une de ces époques. » M. Etienne Lamy ajoute : « La femme n'a plus ou n'a pas encore l'éducation des temps de lutte ; celle qui instruit à soutenir ses croyances contre les objections de l'histoire, des sciences, de la philosophie. »

Cette éducation des temps de lutte, c'est le *Cercle Apostolique féminin* qui vous la donnera !